



Colloque INTERNATIONAL

LANGUES d'EUROPE
ET DE LA
MÉDITERRANÉE

[HTTP://WWW.PORTAL-LEM.COM](http://www.portal-lem.com)

NICE

31 MARS – 2 AVRIL 2005

Les langues au Musée national des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée

Michel COLARDELLE*

Participer à une réunion internationale pour parler de la place des langues dans un musée, dans la perspective, concrète et à relativement court terme, de l'ouverture du musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée à Marseille, est un peu un rêve pour moi.

J'avais un rêve, « I had a dream... », un rêve formidable, inatteignable, quand je suis arrivé, voici presque dix ans, au musée national des Arts et Traditions Populaires, un peu poussiéreux, un peu endormi, et surtout silencieux. Je me souviens que les agents d'accueil et de sécurité étaient mécontents quand ils voyaient des enfants courir et parler dans les salles d'exposition. Je trouvais au contraire merveilleux que des enfants aient envie de courir, de rire et de parler dans une exposition. J'avais un rêve, c'était que la culture matérielle, propre traditionnel des musées, s'ouvre, et que l'on puisse montrer cet autre élément majeur de la civilisation, de nos cultures, qui nous construit largement en tant qu'êtres sociaux, qui est la culture linguistique. Mais comment faire, autrement qu'à la marge ? Comment faire, lorsque la culture orale, la pratique populaire des langues, n'est reconnue à aucun niveau officiel, ni international ni national ? Comment faire, lorsque les techniques ne donnent pas les moyens concrets d'une présentation publique attractive ?

La situation a bien changé depuis.

L'UNESCO a engagé une démarche de réflexion sur la préservation de ce que ses responsables appellent « patrimoine intangible » – mauvaise traduction de l'anglais – que je préfère appeler « patrimoine immatériel », et qui concerne, au fond, tout ce dont la culture matérielle n'est que l'autre aspect, nos façons d'être, nos façons de vivre en société, les mythes qui nous structurent mentalement en tant que membres d'une communauté, tout ce qui, d'une certaine manière, est de l'ordre de la manière de faire, et non pas de la matérialité qui en est le produit.

J'ai été frappé dans les discussions autour du projet de l'UNESCO que la langue soit souvent repoussée au-delà de la culture immatérielle, et que l'on dise : « Non, de cela on ne parlera pas, on va parler de la culture orale, de la littérature orale, de la chanson populaire, mais pas de la langue ». Et je répondais chaque fois à mes interlocuteurs, gens estimables par ailleurs et qui font un travail admirable : « Je ne comprends pas ! Si l'on ne s'intéresse pas aux langues, qui sont le creuset même de la culture dans son unité et dans sa diversité, comment pourra-t-on préserver la culture immatérielle ? ». Il m'était toujours objecté : « les langues, c'est une autre affaire ».

* Conservateur général du patrimoine.

Pourquoi est-ce une autre affaire ? Évidemment parce que la question rejoint directement le politique, l'image que les nations se donnent d'elles-mêmes, la manière dont elles conçoivent les signes d'appartenance de leurs citoyens. Il n'est que de voir comment, en France même, la question des langues régionales continue à faire débat... Nous ne devons pas nous arrêter à ces difficultés : les langues, toutes les langues, traduisent en même temps qu'elles forment des éléments majeurs de la culture immatérielle, telles que les processus de différenciation les ont constituées dans leurs apparentements et leur diversité, et leur connaissance comme leur préservation sont un devoir, au même titre que celles des éléments de la culture matérielle.

Deux éléments d'explication, d'abord sur le Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée, et ensuite sur ce que peuvent être les langues dans un musée.

Le Musée des Civilisation de l'Europe et de la Méditerranée

Le Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée : il me faudrait beaucoup de temps pour en décrire en détail le projet, mais dans l'ensemble, il s'agit de montrer au public les diversités culturelles de l'espace euro-méditerranéen. Je suis obligé de dire : « Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée », mais cet « et » n'est pas séparatif, il est au contraire agrégatif.

Nous avons conçu cet espace euro-méditerranéen comme celui d'une double cohérence, culturelle et dynamique. Une cohérence culturelle au sens global, articulée en particulier sur la parenté religieuse qui en est le signe le plus explicite, les religions du livre, de la révélation, de l'espoir dans l'au-delà qui construisent les normes de la vie commune. Les religions de cette région ont été évidemment engendrées les unes par les autres, et différenciées les unes des autres, les religions abrahamiques, judaïsme, christianisme et islam. Une dynamique cohérente : cet espace culturel commun est celui d'une circulation intense, qui a fait circuler les hommes, les idées, les marchandises, les techniques, les goûts, et qui a fait aussi circuler les langues.

Cet espace s'est construit et continue à se construire en harmonisation et en accréition permanentes, mais aussi en différenciation, en distinction. On trouve là les deux phénomènes qui caractérisent ce que Lévi-Strauss appellerait des sociétés « chaudes », c'est-à-dire des sociétés historiques, fortement évolutives – je ne parle pas du sens de l'histoire -, toujours en influence réciproque. Ce musée reprend, en quelque sorte, l'idée de la culture populaire, au sens non plus de la démarcation avec la culture savante, mais qui, en reprenant le terme latin *populus*, comme dans la fameuse devise de Rome, signifie la représentation commune que se fait un peuple de lui-même. Cette culture populaire est donc ce qui traverse l'ensemble du corps social, de ses strates fonctionnelles ou hiérarchisées, et qui arme cette société, lui permet de tenir ensemble.

Cette culture populaire, bien sûr, ici ou là, se distingue de la culture « savante », c'est-à-dire produite par les élites et imposée, d'une manière ou d'une autre, depuis le haut, mais en fait elle reste toujours en interaction avec elle. De même que l'on ne peut comprendre le paysan si l'on ignore le système de propriété foncière et donc les classes possédantes, on ne peut comprendre le populaire que si l'on connaît le savant. Savant et populaire s'influencent

récioproquement au cours du temps selon des processus extrêmement complexes, qu'il faut étudier pour démontrer ce qui peut paraître naturel et qui, en réalité, est une construction.

Le Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée est donc un musée qui raconte les hommes, leurs sociétés et leurs cultures dans un vaste espace allant de l'Oural jusqu'aux abords du Golfe arabo-persique, de la Scandinavie jusqu'au Sahel, c'est-à-dire jusqu'au rivage (en arabe) du Sahara, d'un désert évidemment franchissable mais qui représente toujours une limite réelle de l'espace euro-méditerranéen dans son acception historique.

Ce musée n'est pas seulement un musée du passé. De même que nous regardons un paysage à partir de nous-mêmes, nous plongeons dans le temps à partir du nôtre. Notre système de perception, nos valeurs admises, influencent notre perception de l'espace, et il faut, pour analyser ce dernier, connaître ce système ; de même, les valeurs du présent gouvernent notre réflexion sur le passé. L'inverse est vrai bien sûr, et seul le rétablissement des conditions d'émergence de ce qui fait société, la contextualisation, permet de comprendre le présent. D'une certaine manière, c'est en cela qu'un musée de société est très différent des autres types de musée. Il part des questions de société actuelles : qu'est-ce qui fait question pour nos contemporains ? La raréfaction de la ressource en eau ? La diversité culturelle ? L'égalité des hommes et des femmes ? Le terrorisme ? Toutes les questions, qu'elles soient positives ou négatives, orientent le regard du muséologue dans cet espace euro-méditerranéen, dans le dessein de permettre à chacun de modifier des points de vue erronés, en décentrant le regard et déconstruisant ce qui apparaissait comme des réalités allant de soi, indiscutables donc supérieures à celles des « autres ». La théorie du « choc des civilisations » se tient-elle ? Quels en sont les fondements, au-delà de réactions et des pulsions engendrées par l'actualité et les commentaires simplifiés qui en sont faits ? Un certain nombre d'objets peuvent susciter, sur cette question, un regard différent en montrant que tel ou tel fait de civilisation, qui paraissait fondamentalement différent, voire irrémédiablement contradictoire avec son équivalent dans l'autre ensemble culturel, est en réalité issu de la même racine, et que la divergence n'est pas essentielle, mais contingente à des conditions d'émergence conjoncturelles.

Ce musée est donc un musée à penser, un musée à penser soi-même, à penser autrement, à décentrer le regard, à déconstruire ce qui apparaît comme sûr, à interroger. Ce n'est pas un lieu de l'enseignement, à moins que l'on considère le développement du sens critique comme un savoir. C'est un musée où l'on se cultive au sens où l'on y enrichit son questionnement.

Toute l'action de ce musée peut être déclinée à partir de cette idée simple, mais révolutionnaire pour un musée national français. Un exemple : le consensus national de notre pays a été récemment bouleversé par un problème absolument fou, qui est remonté jusqu'aux plus hautes autorités de l'État. Il s'agissait de quelques centimètres carrés de tissu, placés ou non devant le visage de jeunes filles et de femmes, ou sur leur tête. L'affaire du voile dit « islamique » a suscité des prises de position radicales et définitives par rapport à des valeurs fondatrices de la République : la laïcité, l'intégration, en surestimant son caractère religieux au détriment de ses aspects psychologiques, culturels, historiques et conjoncturels. L'argument religieux a été brandi de part et d'autre, pour aboutir à une solution d'autorité qui évite de répondre aux autres questions, plus fondamentales et plus difficiles à résoudre, sous-jacentes. Sur un tel sujet, l'ethnologie, la sociologie, l'histoire, l'histoire des

religions, auraient pu apporter des éléments d'appréciation plus nuancés, et le musée, en montrant la manière dont les femmes – et parfois les hommes, comme les Touaregs – se voilent au cours de l'histoire, là-bas, chez les autres, mais aussi ici, chez nous, aurait pu contribuer au débat. Seraient apparus, par la présentation d'objets et de représentations diverses, aussi bien les caractéristiques ignorées des systèmes de parenté, leur relation avec les conditions de l'économie, que le caractère tout à fait conjoncturel, réactif, de l'identification religieuse.

Selon Germaine Tillion, seules deux sourates du Coran indiquent l'obligation du voile, pour la fille et la femme du Prophète. Rien d'autre, sauf des réinterprétations ultérieures, par ailleurs non discutables par des non-musulmans dans la mesure où l'évolution des religions est à l'évidence légitime et autonome si elle ne contrevient pas à la loi qui exprime les règles découlant du contrat social propre à chaque nation. Après ce constat, on peut gloser sur la laïcité, et légiférer, réglementer tant que l'on veut dans chaque pays, en fonction de ses règles propres. Tout est possible, à la seule condition que les arguments pris en compte et affichés pour légitimer les prises de position soient justes. Or ce n'est pas ce qui s'est passé, car la question religieuse (« les signes ostentatoires ») a recouvert les autres et le débat public s'est focalisé sur elle, négligeant les enracinements du fait. Un musée, dont les présentations sont fondées sur une connaissance approfondie, avec des voiles de différentes régions, religions, périodes placés côte à côte, avec des représentations (images pieuses, etc.) peut déconstruire des idées reçues et rendre plus vigilant. La Vierge Marie est rarement « en cheveux », nos arrière-grand-mères avaient la tête couverte d'une coiffe ou d'un chapeau, parce qu'à leur époque il aurait été malséant, passé un certain âge, de se présenter autrement, et la première dame de France, lorsqu'elle rend visite au Saint-Père, porte mantille pour obéir à l'étiquette...

La matière de ce musée, la culture, est une matière qui se lit autrement, à partir du moment où elle est considérée à l'échelle euro-méditerranéenne, et non plus à l'échelle nationale. Il en irait de même en Grande-Bretagne, en Suisse, etc. Chaque lieu est légitime et en même temps, les élargissements sont indispensables pour réfléchir correctement.

Ce musée est fait pour cela : accrocher l'intérêt, pour accrocher la réflexion, à des faits matériels qui déclenchent, en tant que signes de la culture, un certain nombre de positions qui, parce que nôtres aujourd'hui, sont souvent instrumentalisées, dans un sens parfois négatif.

Les langues dans le Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée

Le Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée joue de ce patrimoine, au bon sens du terme : c'est le deuxième point de mon exposé : quel est le métier d'un musée ? Le métier d'un musée, à l'évidence, n'a jamais, ou très peu, concerné les langues. C'est vrai, mais que fait un musée ?

Un musée collecte, conserve les collections constituées, qu'il expertise et étudie, il en assure la médiation vers le public et la transmission aux générations futures. Le musée est un centre de recherche, de conservation, de

médiation. Il est aussi un lieu de plaisir. Ce n'est pas un parc d'attraction, mais rien n'oblige à y aller, on s'y rend pour se faire plaisir en regardant des collections.

Dans ce jeu complexe, les langues n'ont-elles pas leur place ?

Tout d'abord, chaque objet présenté dans le musée possède un ou plusieurs noms, employés dans la littérature orale, contes, légendes, chants, dans des attitudes sociales, des rites, des formes de sociabilité qui s'expriment de diverses manières mais qui ont toujours des dénominations et des utilisations linguistiques. Il n'y a pas d'innommable dans ce qui nous entoure. Les mots pour dire les objets et la manière de s'en servir sont des mots étonnants, simples ou compliqués : dans le français que chacun utilise, combien de mots anglais, arabes, slaves ? Quand je dis « bistrot », je parle russe ; « échec et mat », arabe !

Cette multiplicité de la ressource linguistique est tout aussi passionnante et tout aussi belle, d'une certaine manière, que la multiplicité des formes de la culture matérielle ; elle est également autant en danger, et demande à être collectée à des fins conservatoires. Il y a des formes d'objets, les formes immatérielles que sont les mots qui les désignent, et de même qu'il y a des assemblages d'objets qui constituent des ensembles faisant sens, un service de table, un atelier, une rue avec des gens qui passent en costume, de même, il y a des ensembles de mots qui ont des significations soit directes et compréhensibles, soit indirectes, subliminales. Si je fais passer très rapidement devant mes yeux l'image d'une chambre d'adolescent, je saurai immédiatement si c'est celle d'un garçon ou d'une fille, pour peu que je possède les connaissances nécessaires à cette discrimination, qui tient au décor, au type d'organisation, de rangement etc. De même, en entendant parler une langue, en analysant les expressions qu'elle utilise, on saisira la subtilité de caractéristiques sociales, de modèles culturels autrement inaccessibles.

On sait peu que notre musée a parfois fait la collecte de la culture orale. Au temps de Georges-Henri Rivière, son fondateur, le MNATP a enregistré trois mille six cents heures de contes et de légendes, d'histoires toutes simples, de chansons et de musiques de bergers, d'agriculteurs de nombreuses régions de France, y compris de créole de Martinique, etc¹. Il les conserve encore, ayant entrepris leur numérisation. Littérature orale, chansons populaires, festivités, rites, formes de prière, suppliques, etc. : tout cela, insuffisamment certes, existe comme patrimoine.

Mais cette collecte s'est un temps interrompue parce qu'il faut de la passion pour s'intéresser à l'immatériel : c'est moins gratifiant que de collecter de beaux objets à mettre en vitrine. À l'heure de la retraite, le bilan d'un conservateur est considéré comme brillant s'il comprend de grandes acquisitions, de grande valeur et souvent achetées à des prix élevés... L'immatériel, coûtant peu, n'est pas très valorisant, et ne se montre pas facilement. Georges-Henri Rivière a par ailleurs été trahi par la technique, insuffisante à l'époque pour permettre aisément une restitution dans les salles. Or un musée qui ne restitue pas ne fait pas totalement son métier : la restitution est aussi importante, d'une certaine manière, que la collecte. Un

¹ Gétéreau, Florence ; Colardelle, Michel. – “La musique au Musée national des Arts et Traditions populaires et au futur Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée”. – In : “Musiques à voir”. – *Cahiers de musique traditionnelle*. – Paris. – 2003, n° 16, p. 43-58.

musée qui bornerait son action à la mise en réserve serait, aux termes même de la loi française, déclassé.

Les équipes de Georges-Henri Rivière se sont davantage intéressées à la musique, aux formes du conte, à la classification d'Aarne-Thomson, etc. – extrêmement passionnantes par ailleurs – qu'à la langue en tant que telle. C'est là, précisément, que je prends un parti très clair : les langues ne sont pas seulement vecteurs de culture, ce sont des formes culturelles en elles-mêmes. Exactement comme les œuvres de la culture matérielle, elles sont objets privilégiés de la reproduction, de l'innovation, de la transmission, de l'accrétion, on pourrait dire du métissage si l'on choisissait un mot plus difficile à utiliser, et peut-être moins précis, de la différenciation, de la représentation pour soi, pour son groupe, pour les autres.

J'ai lu dans *le Monde*, il y a quelques jours, la relation de ce fameux débat sur les quatre cents mots. Il paraît que les habitants « des banlieues » n'utilisent que quatre cents mots. Je voudrais vérifier si c'est juste : cela m'étonne un peu. Mais autre chose m'intéresse : pourquoi n'utilisent-ils que quatre cents mots ? Est-ce du fait d'un appauvrissement de la culture, parce que l'intégration républicaine n'a pas fonctionné et qu'on a imposé un monolinguisme qui finalement a réduit l'ensemble du système dans une sorte d'entonnoir à broyer la complexité ? Ou est-ce la forme revendiquée d'une représentation autonome, d'une autonomisation d'un groupe, par rapport aux autres ? Je n'ai pas la réponse, mais je sais que c'est un sujet intéressant pour un musée de civilisation, et que cela mérite exposition, avec les formes culturelles matérielles correspondantes.

Voilà des questions qui sont de la compétence du musée et qui nous intéressent. Lorsqu'on parle de l'appauvrissement du vocabulaire à quatre cents mots, on est exactement dans la même situation que lorsque l'on se désole de la monotonie des formes imposées par la technologie industrielle et la globalisation du goût formaté par les médias. Est-ce que ceci – un gobelet jetable – a cette forme parce que c'est un produit industriel, ou parce que cette forme nous plaît ? Et si nous l'aimons, pourquoi ? Je ne suis pas très sûr de la réponse. J'observe que quand je prends un repas dans le TGV, on me sert mon yaourt dans un pot en céramique vernissée plus lourd que l'aliment qu'il contient, très joli, et ce pot ne vaut guère plus cher, en tenant compte des conditions particulières de vente, que le pot en plastique que j'achète au supermarché. Pourquoi donc ? Ce que je devine, mais il faudrait le vérifier, c'est que le gobelet en plastique correspond à une image sociale que nous avons choisie, inconsciemment, de privilégier par rapport à une autre. C'est à cela que le musée doit faire réfléchir.

Encore une fois, derrière tout cela, il y a des mots, et on peut jouer avec cette matière et ces mots. Je veux simplement dire que ce qui est intéressant dans ce musée, ce n'est pas seulement son aire euro-méditerranéenne, sa multiplicité de points de vue, son caractère transdisciplinaire, ce n'est pas seulement son articulation avec le présent, c'est aussi le fait que la culture linguistique n'est pas autonomisée par rapport au reste. Ce qui me paraît intéressant, c'est de prendre le fait social total, comme aurait dit Marcel Mauss, et de l'aborder par ses différentes composantes.

La culture linguistique est certes difficile, d'un abord plus aride que la culture matérielle. Je ne parle évidemment pas de la linguistique, conceptuelle et théorique, mais simplement des langues, de leur forme et de leur histoire. La plu-

part des gens sont complexés devant les langues : ils ont souvent subi des enseignements peu favorables à l'expression orale, donc au plaisir de la conversation, de la découverte des autres. Il faut changer de méthode et intéresser la jeunesse, plus aisément accessible et, grâce à l'outil informatique, au cinéma, utilisé dès le plus jeune âge, plus ouverte. Faisons la même chose dans le musée : leurs publics, nombreux, surtout dans les musées de civilisation vivants qui sont nos références, le Musée de la Civilisation à Québec, ou le Musée Dauphinois à Grenoble pour prendre un exemple plus près de nous, ne demandent qu'à s'intéresser au patrimoine linguistique. Jouons sur cet intérêt-là, sur cette facilité, et s'il n'est pas question de construire un musée cantonné aux langues, insufflons dans ce musée de synthèse une dose pertinente de culture linguistique.

Dans mon domaine, l'archéologie médiévale, j'ai pu faire quelques expériences de l'intérêt de parler de questions d'histoire du vocabulaire. Nous avons eu la chance, par exemple, de trouver de très belles pièces d'échecs de l'an mil dans le site pré-castral de Charavines (Isère). Quand je les montre, je commence à jouer avec mon mécano linguistique. Je suis assez ignorant des langues, mais j'ai eu envie d'en savoir plus sur la terminologie particulière de ce jeu très particulier, lié à l'aristocratie et venu vers l'an mil en Occident depuis l'Inde, par le truchement des Arabes. Et c'est extraordinaire : le roc, qui est notre tour, vient du « *rox* » ou « *rukḥ* » persan qui veut dire « tour du palais, lieu du trône », d'où le sens que ce mot a pris dans le jeu d'échecs au moment de « roquer » ; c'est en même temps la « *rocca* » italienne, le château sur son piton rocheux, et du coup, quand vous roquez aux échecs, vous parlez arabe, et persan, et indien, et tout cela est venu avec un jeu nomade. C'est le jeu qui a été le support des mots. Je peux également montrer que le fils aîné du roi de France portait, toujours à cause du jeu d'échecs, un titre qui n'était autre que le nom du plus gros mammifère terrestre, en arabe et en latin à la fois : le titre de « dauphin » est en réalité l'altération du mot arabe « *al-fil* », qui vient du latin « *elefas* », coupé en deux, « *al-fil* » prononcé « *alfinus* », qui devient « *aufin* » en vieux français. De part et d'autre du roi, du « *chikh* » dans le jeu des éléphants indien, persan puis arabe, se trouvent les éléphants, que les Occidentaux de l'époque médiévale interprètent comme les compagnons du roi, c'est-à-dire les comtes. Quand le comte, « *aufin* », se dote d'armoiries, « *alfinus* » sonnait comme « *dalphinus* », dauphin, il choisit un dauphin. Et quand le Dauphiné (comté) de Viennois est vendu au roi de France par le dernier dauphin, c'est sous réserve qu'il ne devienne pas une possession directe du roi, pour garder à la noblesse dauphinoise ses droits particuliers : il devient une sorte d'apanage du roi de France, réservé au fils aîné du roi. C'est comme cela, Monseigneur, que votre fils porte le nom d'un éléphant en arabe, représenté par un sympathique mammifère marin dont le nom est latin. Cette extraordinaire histoire peut aisément être racontée dans un musée, avec l'aide des nouvelles technologies, et le support des objets.

Certains s'intéressent aux dauphins, d'autres aux verres de plastique, d'autres encore à autre chose. Ce qu'il faut, c'est que chacun, à partir de ses centres d'intérêt, puisse en quelque sorte entrer dans un jeu, et là, l'interactivité fournie par les technologies numériques, utilisée à bon escient, fera le reste.

Une autre histoire, démonstrative des possibilités ouvertes par les nouvelles technologies², est celle de la « *quintina* ». En Sardaigne, certains chants religieux (en général mariaux) sont chantés par un chœur à quatre voix d'hommes, graves qui chantent très bas, bas en intensité comme en registre. Et, tout à coup, une cinquième voix, une *quintina* s'élève, qui a sa ligne mélodique propre, deux ou trois octaves au-dessus. Cette voix est la résultante harmonique de la combinaison des quatre voix précédentes. C'est une sonorité extraordinaire, comme irréelle, non cernable, surnaturelle, et c'est la « *quintina* », c'est la voix de la Vierge. Un tel phénomène est inexplicable si les quatre choristes chantent simplement devant vous. Vous chercherez où est cachée la personne qui chante, ou vous chercherez l'artifice. Dans la démonstration qui nous a été faite par l'ethnomusicologue, si l'on interrompt une voix, la *quintina* s'arrête ; en la remettant, il faut qu'elle soit dans le même registre pour que la *quintina* apparaisse. Un phénomène extrêmement complexe peut ainsi devenir facile à saisir.

Une langue, c'est aussi une musique, des sonorités, des intonations, c'est une période, c'est un souffle, un rythme. Alors ce que j'aimerais, au fond, c'est que le musée joue sur ces technologies, pour procurer ce plaisir extraordinaire qu'est la découverte de la beauté d'autres langues. Pour donner, d'abord, la dignité de soi, savoir que, quelle que soit sa culture d'origine, dont on porte toujours une partie en soi, elle est belle et digne, ce qui permet déjà de reconnaître une beauté et une dignité à la culture des autres. Et pour se rendre compte ensuite qu'il y a en permanence dans ce qui nous paraît comme langue pure, originelle, originaire, toute la richesse de l'impureté de la vie sexuée de la culture, aussi belle dans la littérature orale, dans la langue qu'elle l'est évidemment dans la culture matérielle.

C'est donc une pétition de principe que je veux exprimer. Je voudrais que notre musée, novateur dans bien des domaines, ne serait-ce qu'à cause de cette idée d'un espace euro-méditerranéen, soit aussi novateur dans le domaine de la culture linguistique. Nous offrons une tribune publique : un musée comme le nôtre, ce sera certainement plusieurs centaines de milliers de visiteurs chaque année, beaucoup de visiteurs très divers, parce qu'à Marseille, sur le Vieux-Port, dans un endroit superbe où passent tous les bateaux, où se promènent les touristes aussi bien que les Marseillais, ce sera l'un des lieux de l'échange, du débat culturel. À cet endroit-là, on peut offrir une plate-forme d'expression et de vulgarisation, au bon sens du terme, celui qui vise la démocratisation de la culture, aux savants du domaine des langues, dans un enjeu de citoyenneté de grande portée.

Le musée devra évidemment travailler avec des experts. Nous pouvons avoir le souci de rendre compte de la culture linguistique, il faudra pour cela des savants, capables, comme le sont les conservateurs classiques, de l'étudier et de l'exposer de manière accessible et intéressante : il faudra recourir à des experts extérieurs, mais il serait aussi intéressant de disposer un jour de quelques spécialistes en interne, sorte de « conservateurs du patrimoine linguistique ».

² Colardelle, Michel. – « L'utilisation des technologies numériques dans le futur musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée ». – In : *Actes des IIe Rencontres internationales "Monaco et la Méditerranée" : Nouvelles technologies au service de la protection du patrimoine méditerranéen et de la diffusion de sa culture.* – Monaco : Association monégasque pour la Connaissance des Arts, 2004, p. 63-75.

